

« L'Aventure ambiguë »

de Cheik Hamadou Kane

par Fabien Eboussi, professeur au Collège Libermann - Douala

Trois ans après sa parution, le livre de Cheik Hamidou Kane nous interpelle encore.

De l'homme, nous ne savons presque rien. Il fut Commissaire général au Plan de développement du Sénégal ; musulman fervent, il a pourtant longuement fréquenté avec les chrétiens personalistes de la revue *Esprit*.

Mais, c'est l'artiste qui nous intéresse, « qui déboise son silence intérieur et le répartit en théâtre » (R. Char), celui qui a arraché aux ténèbres pour le recréer, en la pleine clarté du langage, un drame dont nous sommes les personnages pathétiques. *L'Aventure ambiguë* nous invite à accomplir le voyage au bout de notre nuit pour en ramener, par-delà nos déchirements, l'image de notre forme future.

Engageons-nous sur ce chemin sans concession, qui ne contourne pas les hautes cimes de la pensée abstraite et du dialogue philosophique, qui n'évite pas le raccourci dense aux prolongements multiples.

Nous procéderons par approches successives. Nous raconterons d'abord l'« histoire » ou mieux l'expérience du héros de ce livre ; puis nous esquisserons le portrait de quelques personnages importants ; nous reprendrons ensuite en termes explicites et plus réflexifs la substance qui s'exprime à travers cette affabulation. C'est alors seulement que nous pourrions entamer un dialogue personnel avec l'auteur et soulever quelques-unes des questions que son ardente méditation sur l'existence nous impose.

La trame de cette histoire est mince. Seul compte ici le cheminement d'une âme, l'insurrection d'une conscience en lutte désespérée contre le destin.

Dans une région du Sénégal, il était un Maître de Coran, chez les Diallobé, à la foi brûlante, entièrement tendu vers Dieu ; il avait voué sa vie au service de Sa Parole incandescente. Son disciple préféré, Samba Diallo, devint l'enjeu du combat entre l'école traditionnelle et l'école nouvelle, étrangère. Dans cette dernière, on enseignait à l'homme à bâtir des demeures qui résistent au temps. Mais ce savoir nouveau, ne l'acquiert-on pas au détriment d'un autre mode de connaissance, plus essentiel ? : « Mais ce qu'ils apprendront vaut-il ce qu'ils oublieront ? Peut-on apprendre ceci sans oublier cela, et ce qu'on apprend vaut-il ce qu'on oublie ? » (p. 49). La vie de Samba sera broyée entre les termes de cette alternative.

Le contact avec le monde nouveau s'avéra immédiatement dissolvant. Dès la petite ville coloniale de L. Samba connut la morsure du doute, des tensions créèrent des oppositions entre ce qui se compénétrait : le travail et la prière...

En Europe, son exil du cœur des choses et de l'intimité des êtres se consommait. La prolifération de l'apparence, le cancer des objets lui ont tissé un univers imperméable à la communication, où la durée a tari, encombrée par les productions d'un travail effréné et « insensé ». Les grandes métropoles y sont des solitudes bruyantes où la Chose est maîtresse et fait régner la terreur et l'absence au cœur de l'homme. Coupé de ses racines vives, Samba s'étiole et se meurt. Et cela qu'il a appris avec ferveur aux pieds du Maître et sur les genoux de son père, il ne sait s'il y croit encore.

A l'appel de ce dernier, il s'en retourne aux pays des Diallobé. Mais ce retour n'est pas une remontée aux sources familiales qui rafraîchissent le voyageur las, l'onde où se pâme l'enfant prodigue pour se purifier de ses avanies et retrouver une nouvelle jeunesse. Parce qu'il a perdu le chemin qui fait « pénétrer dans le cœur du monde », et celui qui mène au lieu de la prière, qu'il est de ce fait un mort-vivant, il est assassiné par le Fou du village. Ainsi meurt Samba, qui ne connaît la réconciliation et le renouement que dans l'agonie et la mort.

Les autres personnages font l'expérience des antagonismes qui écartèlent la vie de l'homme. Tous sont des alibis au déploiement de la même réalité : l'ambiguïté de l'existence.

Le Maître, le plus pur joyau de la sagesse traditionnelle pétrée d'Islam et informée par lui. Familier des cimes, il n'en tâtonne pas moins, comme les autres, au milieu des événements, sans parvenir à en déchiffrer le sens ; il se fraie un chemin parmi eux dans l'incertitude, lui le guide. Il éprouve comme l'inutilité de son combat pour Dieu. Le déclin de sa vie est aussi celui des valeurs dont il était le défenseur. Cœur dans la fragilité et la contingence, dans l'obsession de la mort, il n'accède à la Présence qu'au seuil de l'éternité.

Le Maître était la vallée « où clapote le cœur du monde ». Le Chef était la montagne, le repère, le recours dont la présence rassure : « Si le repère bouge où vont les hommes ? » Maintenant qu'il ne s'identifie plus avec le pays, son immobilité devient un obstacle, autour duquel tout fluit et s'écroule : « Il était lui-même, il était le pays, et cette unité n'était fissurée d'aucune division... O mon pays, dans le cercle de tes frontières, l'un et le multiple s'accouplaient hier encore... Le chef et la multitude, le pouvoir et l'obéissance étaient du même bord et cousins issus de germains. » (p. 145). Sous l'effet de la violence armée, de la violence spirituelle et institutionnalisée qu'est l'école, cette unité compacte est rompue, et le chef vit cet effritement de son autorité et de sa communauté.

Si saur, la Grande Royale, comme on la nomme à cause de son port majestueux et de son prestige souverain, tempère de réalisme le mysticisme du Maître et du Chef. Elle est femme, c'est-à-dire gardienne de la vie ; il faut que celle-ci continue, assez vigoureuse pour résister à d'autres agressions. Aussi est-il nécessaire de voler au dominateur ses armes, d'apprendre son secret :

« Pourquoi ? Comment ? Les nouveaux venus seuls le savent ; il faut le leur demander ; il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison. » Et c'est à elle que Samba dut d'entrer à l'école nouvelle.

Le Chevalier, hiératique, aux lourdes draperies, c'est le père de Samba. Il aurait la sérénité d'un dieu, s'il était moins désirvoyant ; sa foi lui serait une dent, le vacarme que celui-ci fait lui laissant entrevoir l'envahissement de l'Occident, l'étouffement des voix intérieures. Il est de ceux qui croient à la pure transcendence de Dieu, de ceux qui trouvent leur sécurité dans la Loi, telle qu'elle a été codifiée une fois pour toutes, leur ferveur leur tenant lieu d'amour. C'est son fils, qu'il essaie, en vain, de la précaution qu'il fortifie et rassure un moment sur le monde moderne. Au contact inhumain de celui-ci, il ne court pas le risque de voir se disloquer sa personnalité.

Le Fou a succombé sous le poids de cette inhumanité. Pauvre travailleur sériellement arraché à son village et jeté sans transition au cœur de la cité de l'Artifice, où la mécanique tient le haut du pavé ! L'étendue et l'apparence prenant soudain consistance, animée de mouvement et expulsant l'homme à la périphérie de la cité de l'homme, le coupant du contact simple avec la nature, c'était plus qu'il ne pouvait porter ! « Là, devant moi, parmi une agglomération habitée, sur de grandes longueurs, il m'était donné de contempler une étendue parfaitement inhumaine, vide d'hommes. Imagines-tu cela, Maître, au cœur même de la cité de l'homme, une étendue interdite à sa chair nue, interdite aux contacts alternés de ses deux pieds nus... ». Revenu chez lui, devant l'inscompréhension de son drame il choisit de se taire, et trouve une sorte de refuge auprès du Maître et de la prière : « Maître, je voudrais prier avec toi, pour ressouler le surgissement. De nouveau le chaos obscène est dans le monde et nous défie. » Le Maître mort se réincarne en Samba. Mais quand il reconnaît en celui-ci l'esprit d'apostasie génératrice du chaos, il le frappe à mort, le réintégrant au prix du sang dans l'unité originelle. Tel est le Fou et la fonction d'Erinnye qu'il joue dans l'économie de ce drame.

Car les portraits que nous venons de tracer ne sont que le déploiement symbolique de la substance du roman, s'exprimant en la variété des situations et des personnages. Réflexivement, elle se diversifie en thèmes. Il nous suffit ici de constater qu'à leur tour ceux-ci s'ordonnent en polarités, en couples d'opposition, dénonçant l'unique thème orchestré en ces pages : l'Ambiguïté vie-mort, un-multiple. Le corps semble alourdir l'âme, l'ampêcher de prendre son envol ; la puissance d'obscurcir la Vérité, l'écraser de sa masse, et l'opacité prolifère au point de recouvrir l'être et le voiler ; Dieu, la Transcendance même l'histoire en tissant toutes choses par la Parole, mais paradoxalement, elle n'est pas au cœur de celle-ci ; l'action, l'artifice multiplie les valeurs de communion et la nature. Tel est l'univers d'antagonismes où s'inscrit la destinée de l'homme. Comment subir l'épreuve de leurs poussées contraintes sans être anéanti ? Comment émerger vivant de l'épreuve de la négativité ?

Resserons notre investigation pour saisir la question dans toute sa vivacité. Certes nous pourrions éluder le problème en prétextant que l'Afrique

Ce qui rend le débat instauré par Samba théorique et abstrait, parlant insoluble, ce n'est pas tant le maniérisme un peu simpliste que d'aucuns lui reprochent : car il n'est que la conséquence d'une absence. Celle d'une liberté médiatrice, rencontrant l'absolu dans la fragilité et l'incertitude de la situation, dans l'actualité de celle-ci, vérifiant par son opération les idéaux abstraits auxquels elle adhère. A la question : Comment faire éclater la vérité face à la violence ? nous répondons : en faisant la vérité, en la rendant effective. Comment sauver notre patrimoine culturel ? En le vivant, là où il est encore réel, dans le contexte violent et mondial d'aujourd'hui, de l'exploitation de l'homme par l'homme et de la recherche de l'unité. Comment surmonter l'ambiguïté de l'existence, sans évasion ? En vivant l'ambiguïté, jusqu'au bout, effectivement. C'est dire qu'il faut la comprendre à la fois comme fait et droit, comme structure de la créature, comme sa relation concrète à l'absolu et au néant dont il fut tiré. Le néant habite le cœur de l'être et celui-ci n'est accessible qu'en subissant l'épreuve du néant. Encore faut-il inclure dans son analyse le libre jeu de la liberté de l'homme répondant dans la quotidienneté à la réalité toujours nouvelle. Au-delà d'elle qu'y a-t-il encore ? Car sous peine de n'être atteint nulle part, il faut que Dieu ne « recule pas d'horreur » devant la finitude, le travail et la mort.

Mais dans ce roman, la praxis n'est pas le lieu du rendez-vous avec Dieu, de la révélation du sens. Ce que l'on nomme ici liberté n'est que dérégulation, conscience malheureuse : « Il est temps que tu reviennes, pour réapprendre que Dieu n'est commensurable à rien, et surtout pas à l'Histoire, dont les péripéties ne peuvent rien à ses attributs... Entre Dieu et l'homme, il n'existe pas le moindre consanguinité, ni je ne sais quelle relation historique... Dieu n'est pas un parent. Il est tout entier en dehors du flot de chair, de sang et d'histoire qui nous relie. Nous sommes libres ! » (p. 188-189).

On comprend que la réconciliation soit difficile, si l'opération de la liberté est en relation extrinsèque avec la vérité : celle de volonté à volonté, d'intention. La tragédie a pour essence l'inutilité de l'action et de la liberté humaines, n'atteignant pas l'absolu qui, immobile et figé dans sa transcendance n'est pas « touché » par le drame couvert de l'homme fini.

Il fallait descendre à ce fondement de l'édifice de l'auteur et l'expression dernière de la « théologie » qui anime son livre et l'informe.

S'agissant du devenir de notre héritage, de notre attitude devant la réalité concrète de notre condition de colonisés et de « sous-développés » (1), la définition de l'opération humaine pour vérifier les valeurs aboutit à leur substantification, au formalisme conservateur ou romantique. Au mieux, l'universel infonctionnel qui fait l'unanimité par ce qu'il est vide. Il est significatif qu'on ait tout ce livre parce qu'il réappelait avec bonheur « des vérités éternelles ». La désarticulation du monde moderne, le thème de l'ambiguïté aurait pu être orchestrés de façon analogue par un occidental, à quelque chose près.

L'ambiguïté de notre culture et de notre humanité contestée, le présent que nous devons assumer sont dans cette « brousse » qui doit s'élever à la pointe de nous combler pour l'homme basoué, dépouillé des oripeaux de la richesse et de la puissance. C'est dire que ce dont elle vit doit être utilisé dans son dynamisme

pour résoudre nos problèmes économiques et spirituels d'aujourd'hui. C'est notre unique voie d'accès à l'universel humain que cet exhaussément.

Nous n'avons pas à choisir entre les termes d'une alternative, mais à porter haut notre charge d'hommes pour bâtir cette civilisation qui sera l'œuvre de tous et de chacun. Et c'est au nom de cette universalité, pour qu'elle adienne en vérité, que nous devons jouer un rôle irremplaçable. La tâche que l'histoire nous assigne, c'est l'homme concret méprisé dont la substance doit devenir partie vive de ceux qui les portent : c'est tourner le dos au folklore, à la paresse intellectuelle, l'engendrement de l'homme nouveau, qui ne sera pas le bourgeois occidental que nous rêvons de remplacer ou déjà nous remplaçons, ni l'Africain d'hier sur lequel nous feignons hypocritement de nous lamenter.

« Pour avoir une action authentique, il faut être soi-même une partie vive de l'Afrique et de sa pensée, un élément de cette énergie populaire mobilisée pour la libération, le progrès et le bonheur de l'Afrique. Il n'y a aucune place en dehors de ce seul combat ni pour l'artiste, ni pour l'intellectuel qui n'est pas lui-même engagé et totalement mobilisé avec le peuple dans le grand combat de l'Afrique et de l'humanité souffrante » (Sékou Touré).

Pour nous, le peuple est la médiation nécessaire pour vivre et surmonter nos contradictions et nos déchirements.

Pour nous, l'ambiguïté de l'existence n'est tolérable que par le dialogue quotidien avec un absolu incarné, un Dieu qui n'est pas jaloux et qui ne recule point d'horreur devant notre mort de chaque jour et qui nous unit par des liens de chair et de sang, et qui nous sollicite dans son humanité souffrante.

Fabien EBOUSSI

Quelques instants d'entretien avec Cheik Hamadou Kane

L. L. K. : *Quel était votre but précis en écrivant l'Aventure ambiguë, le message que vous estimez fondamental ?*

C. H. KANE : En fait, les mobiles qui m'ont poussé à écrire ce livre ne me sont apparus qu'à posteriori : il a été surtout dicté par la volonté de raconter que nos sociétés noires avaient en elles-mêmes une réalité irréductible. Que vouloir assimiler leur fond était une erreur car il y avait une civilisation de base. — C'est pour justifier la colonisation que les Européens ont voulu faire croire que nous n'étions pas des hommes, qu'ils ont nié nos valeurs. Mais cette attitude n'était pas conforme à la réalité.

L. L. K. : *Quel est exactement le sens qu'il faut donner à la mort de votre héros Samba Diallo ? Car à première vue cette fin semble très pessimiste. Est-ce que vous voulez suggérer que les conséquences du traumatisme colonial sont inévitables et qu'il n'y a pas d'issue pour l'Africain déchiré entre deux cultures antagonistes ?*

C. H. KANE : Absolument pas. Pour moi cette fin n'est pas désespérée. La mort de Samba Diallo est seulement la preuve qu'il y a un véritable conflit. Vous comprenez, s'il n'y avait pas eu de civilisation première dans laquelle Samba était enraciné, il n'y aurait pas eu de problème lorsqu'on l'a introduit dans le circuit de la civilisation occidentale : il s'y serait épanoui. Au contraire il en meurt. Pourquoi ? sa mort oblige à réfléchir. Elle signifie :

1° Que nous avons des valeurs irréductibles comme je l'ai dit plus haut, et qu'il nous faut donc les cultiver, les rechercher si elles sont en train de se perdre.

2° Qu'à défaut de reconnaître cela, on aboutit à une négation de nous-mêmes, de ces valeurs spécifiques et cela nous tuera. Autrement dit les valeurs occidentales inculquées sans discernement peuvent provoquer la destruction de l'homme africain incapable de faire sa synthèse.

L. L. K. : *Dans votre livre avez-vous décrit votre propre expérience à travers Samba Diallo ?*

C. H. KANE : Non, il ne faut pas identifier Samba Diallo à son auteur. Parce que moi d'abord je continue à vivre et à travailler ! Mais j'ai surtout voulu exprimer le drame, les problèmes que ressentent les gens de ma région.

L. L. K. : *Alors puis-je vous demander quelle attitude vous préconisez, vous Cheik Hamidou Kane, devant la civilisation occidentale moderne ?*

C. H. KANE : Il est vrai que je critique dans l'Occident actuel une nouvelle forme de barbarie. On s'agenouille devant les frigidaïres, les voitures, la matière quoi !

Il y a en effet dans toute civilisation deux aspects : une infrastructure matérielle et un système de valeurs spirituelles. On peut donner le pas à un de ces aspects. Certaines civilisations doivent leur force et leur prestige à leur développement matériel, technique. — D'autres sont plus ouvertes, plus sensibilisées au deuxième aspect, et s'expriment davantage sur les plans mystiques, artistiques, etc., non qu'elles soient incapables de développement matériel mais d'hierarchie de valeurs en somme : elles manifestent peu d'intérêt pour la matière. — C'est le cas de nos civilisations africaines. Cependant c'est à cause de cela qu'elles sont vulnérabilisées. Car c'est la main qui défend l'esprit. Et si on ne se dépêche

pas de se procurer à notre tour armes et techniques, nos valeurs spirituelles mêmes seront balayées par l'Occident. Nous sommes actuellement à la merci des influences extérieures et ce sont les « faire des demeures qui résistent au temps ». (Vous savez que j'ai été Commissaire au Plan dans mon pays). La faiblesse des civilisations noires porte donc sur cet aspect matériel, et nous avons un retard à rattraper. Mais la civilisation idéale doit être la synthèse harmonieuse des deux aspects.

Aujourd'hui en Afrique nous devons choisir chaque matin cet équilibre.

This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).